

Le grand sommeil

Inherent Vice

Pascal Grenier

Numéro 294, janvier–février 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2015). Compte rendu de [Le grand sommeil / *Inherent Vice*]. *Séquences*, (294), 24–24.

Inherent Vice

Le grand sommeil

Après la consécration avec son dernier film **The Master**, l'adulé Paul Thomas Anderson s'attaque à un roman de l'auteur-culte Thomas Pynchon, **Inherent Vice**. Ce film policier atypique nous plonge dans San Fernando Valley en 1970. Le cinéaste retrouve Joaquin Phoenix dans le rôle principal et **Inherent Vice** s'avère un exercice de style postmoderne aussi déroutant que décevant.

PASCAL GRENIER

C'est la première fois qu'un roman de l'auteur américain Thomas Pynchon est adapté pour le cinéma. Jouissant d'une excellente réputation dans le milieu littéraire, le roman *Inherent Vice* est, paraît-il, le plus accessible de son auteur. Paul Thomas Anderson se fait plaisir avec ce septième long métrage à connotation tout aussi biographique que nostalgique : l'action se situe en 1970 (année de sa naissance) dans la région où il a grandi. Joaquin Phoenix y interprète une espèce de Philip Marlowe (le fameux détective des romans de Raymond Chandler) de la fin de la période psychédélique et hippie californienne. Vêtu d'une chemise surf et constamment sous l'effet de stupéfiants, Phoenix s'avère parfait pour le rôle du détective Larry «Doc» Sportello; le film repose entièrement sur ses épaules. Entre confusion et délire, on suit l'enquête de plus en plus touffue et tordue de ce détective paranoïaque et de ses démêlés avec de nombreux personnages tous plus excentriques les uns que les autres.

À mi-chemin entre **Chinatown** de Polanski (sans le suspense) et **The Big Lebowski** (sans le délire), **Inherent Vice** risque d'en déboussole et d'en ennuyer plusieurs. On nage en pleine paranoïa et confusions, au fur et à mesure que l'intrigue progresse. Contrairement à Robert Altman dans **The Long Goodbye**, Anderson digresse vers d'autres rives, mais désarçonne avec son intrigue qui avance à pas de tortue. Il n'y a pas de progression narrative palpable ou sous-jacente; tout repose sur la confusion paranoïaque de son personnage principal. Un défilé d'individus excentriques se succèdent au fil de l'enquête et on assiste, parfois, à une série de monologues interminables et de commentaires hors-norme, à la fois colorés et totalement dénués de sens. Certes, certains personnages se révèlent plus amusants que d'autres. À ce compte, la palme revient à celui du policier halluciné et ennemi juré du détective Sportello, composé par un Josh Brolin en pleine forme.

Mais à travers cet exercice de style postmoderne, Anderson se replonge dans une période bel et bien morte, et révolue, qu'il a vu mourir. L'amour libre, les drogues et la corruption endémique emportent l'adhésion sur la machination et le schéma orchestrés par le personnage énigmatique campé par Katherine Waterston, dans le but d'escroquer un magnat milliardaire (Eric Roberts, dans une courte et amusante apparition) qui croupit ou non dans un établissement psychiatrique. C'est du moins ce que l'on comprend, de prime abord, de ce puzzle intrinsèque. L'intention de l'auteur était probablement d'inciter le spectateur à revoir le film pour mieux «comprendre» ce qui se déroule sous ses yeux. Mais toujours est-il que le ton monocorde et les dialogues diffus à l'humour très décalé axés sur l'ironie risquent d'en emmerder ou rebuter plusieurs. Anderson a oublié l'essentiel –

la trame narrative – qu'il délaisse ou abandonne au profit de ses nombreuses digressions ésotériques. Il n'y a pas de suspense ou encore de crescendo dramatique dans l'évolution du récit pour donner suffisamment de plaisir au spectateur pour s'adonner à ce type de jeu.



Entre confusion et délire

Même au niveau formel, Anderson se montre plutôt sobre et distant. Dénué de toute forme d'artifices que ce soit, le cinéaste a recours aux gros plans et aux plans larges ou biscornus qui s'accordent aux jeux de langage auxquels s'adonnent la majorité des personnages. Ce paradigme esthétique se reflète également dans la composition musicale étrange de son collaborateur habituel Jonny Greenwood – membre actif du groupe de rock alternatif Radiohead – qui signe ici sa troisième collaboration consécutive avec le cinéaste.

Au final, on retrouve chez Anderson cette faculté de reprendre et de faire revivre les codes traditionnels les plus sérieux en évitant de se prendre au sérieux, sans toutefois les déconsidérer en tombant dans des formes de dérision. Il reste que, malgré les intentions louables de son réalisateur, on se retrouve devant un curieux mais insatisfaisant ovni cinématographique. Un faux film d'enquête postmoderne dont la clé, ou le secret de cette intrigue fourbie aux ramifications complexes et foisonnantes, réside peut-être dans les écrits de son auteur, Thomas Pynchon. ► **Cote** : ★★½

■ VICE CACHÉ | **Origine** : États-Unis – **Année** : 2014 – **Durée** : 2 h 28 – **Réal.** : Paul Thomas Anderson – **Scén.** : Paul Thomas Anderson, d'après le roman de Thomas Pynchon – **Images** : Robert Elswit – **Mont.** : Leslie Jones – **Mus.** : Jonny Greenwood – **Son** : John Pritchett – **Dir. art.** : David Crank – **Cost.** : Mark Bridges – **Int.** : Joaquin Phoenix (Larry «Doc» Sportello), Josh Brolin (Det. Christian «Bigfoot» Bjornsen), Katherine Waterston (Shasta Fay Hepworth), Owen Wilson (Coy Harlingen), Reese Witherspoon (Penny Kimball), Benicio Del Toro (Sauncho Smilax), Eric Roberts (Mickey Wolfmann) – **Prod.** : Paul Thomas Anderson, Daniel Lupi, JoAnne Sellar – **Dist.** / **Contact** : Warner.